

par l'auteur est de ce point de vue intéressant : « au moins deux milles Bretons sacrifiés » écrit-il (p. 133). « Sacrifiés » ? L'expression laisse l'historien perplexe, plus encore lorsqu'il prend le temps de se pencher sur les *JMO* des 73^e et 74^e RIR et sur les historiques régimentaires publiés dans l'immédiat après-guerre. Les *JMO*, rédigés à chaud, évoquent par exemple 10 morts, 61 blessés et 792 disparus au 74^e RIR, 14 officiers, 70 sous-officiers et 842 soldats tués, blessés ou disparus au 73^e RIR pour le 22 avril, un peu plus encore si l'on tient compte des engagements des jours suivants. La disproportion du nombre de disparus par rapport à celui des blessés et des morts interpelle bien évidemment, et demandait, dans le cadre d'un travail sur cet événement, une analyse précise que permettait idéalement le cadre ici choisi pour l'étude : les régiments de Guingamp et Saint-Brieuc. L'auteur ne nous en dit rien : Élie Préaucht fait pourtant partie de ces « disparus » dont on apprendra, quelques semaines plus tard, qu'ils sont en fait pour beaucoup prisonniers. C'est aussi le cas de huit des douze officiers portés initialement disparus au 74^e RIR. Si la proportion n'est sans doute pas aussi favorable à l'échelle de l'ensemble des deux régiments, si beaucoup des blessés et disparus/prisonniers du 22 avril se ressentiront longtemps des conséquences de leur intoxication au chlore, une monographie aurait dû apporter des éléments tangibles sur ces questions. Ce n'est pas le cas.

Une cartographie limitée à une seule vieille carte imprécise et des photographies sans grand rapport pour la plupart avec la journée du 22 avril ou les régiments de la 87^e DT complètent un ouvrage d'un apport et d'un intérêt donc très limité. Le centenaire n'a, en Bretagne comme ailleurs, pas produit que de bonnes choses.

Yann LAGADEC

Loeiz HERRIEU, *Le tournant de la Mort*, traduit du breton et édité par Daniel CARRÉ, Rennes, TIR, 2014, 500 p., ill. n. b. et coul.

La publication, par Rémy Cazals en 1978, des *Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918* est un temps fort dans l'historiographie de la Première Guerre mondiale. Son succès éditorial est aussi le signe d'un retour de cette guerre dans l'espace public, au-delà du cercle des chercheurs universitaires, comme l'atteste, par exemple, la production cinématographique. Ce renouveau et cette demande sociale incitent à la mise au jour et à la publication de multiples témoignages de soldats, avant même la prolifération liée à la commémoration du centenaire. En 2013, Rémy Cazals dirige un inventaire où il recense 500 témoins de la Grande Guerre¹⁸... qui ignore *Le tournant de la Mort*. Ces carnets de guerre d'abord écrits sur le vif, puis réécrits à partir des années 1930, par Loeiz Herrieu, ont pourtant déjà

18. CAZALS, Rémy (dir.), *500 témoins de la Grande Guerre*, Portet-sur-Garonne, Éditions Midi-pyrénéennes/Edhisto, 2013.

été publiés entre 1933 et 1942 en feuilleton dans la revue *Dihunamb*, puis réédités en 1974 et 1994, toujours en breton vannetais.

Dans la présentation de cette nouvelle édition, en français, du récit de guerre de Herrieu, Daniel Carré, qui en est le spécialiste et le traducteur¹⁹, en fait « un des témoignages de tout premier plan sur la Grande Guerre » (p. 490). Et, comme il convient en matière d'écrits de soldats, il invoque les mânes de Jean-Norton Cru, le juge-arbitre de leur valeur depuis 1929. La recherche de cette caution, en quelque sorte *post-mortem*, révèle une des limites du *Tournant de la Mort*. Loeiz Herrieu a tenu un journal, dont cinq cahiers sur six ont été retrouvés ; il y consigne des matériaux qu'il prévoyait d'utiliser après la guerre. Ces cahiers originaux ne sont pas reproduits dans cet ouvrage, qui est la traduction française des trois premières éditions en breton. Il n'est donc pas possible de mesurer les écarts éventuels entre l'écriture « à chaud » du soldat du 88^e régiment d'infanterie territoriale et l'écriture de celui qui est devenu militant du Parti national breton ; il est condamné à « l'indignité nationale » en avril 1946 par la Chambre civique de Rennes, condamnation contemporaine de la rédaction de la conclusion du *Tournant de la Mort*. Cette réécriture, plus de quinze ans après les faits, pose plusieurs questions. Loeiz Herrieu veut-il avant tout faire œuvre littéraire dans une langue qu'il découvre et promeut au début du xx^e siècle ? Veut-il témoigner de son expérience de guerre comme il l'écrit en mars 1933 dans l'introduction pour « décharger mon cœur et laisser à mes enfants une preuve de cette vie misérable que nous avons menée pendant si longtemps » ? (p. 10). Souhaite-t-il, comme il le fait dans la conclusion rédigée après la fin de la Seconde Guerre mondiale, utiliser ses souvenirs de 14-18 pour dénoncer la France « qui n'a pas pu s'empêcher d'attirer sur nous, vingt ans plus tard, une autre guerre encore plus terrible, encore plus longue, qui a, une fois de plus, saigné notre pauvre pays, attiré sur lui les ruines et les malheurs les plus épouvantables » (p. 463) ? Le lecteur de Herrieu doit toujours tenir compte de cette ambivalence des finalités et de l'incertitude chronologique de la rédaction finale. *Le tournant de la Mort* est un texte de mémoire, qui donc utilise le passé pour le présent, un présent qui est celui d'un militant nationaliste breton entre 1933 et 1945.

La valeur documentaire d'un journal de guerre tient largement, selon Jean-Norton Cru, à sa précision chronologique, à « l'esclavage des dates », qui permet de vérifier par croisement des sources l'exactitude des faits rapportés. Daniel Carré laisse le lecteur se charger de ce travail : « L'exactitude des événements, des circonstances, des lieux, des dates, des heures est attestée par le Journal de marche et d'opérations. Internet permet à tout un chacun de vérifier les itinéraires, la plupart des sites et les monuments mentionnés » (p. 495). Cette absence d'appareil critique et d'annotations

19. Daniel Carré a soutenu une thèse en celtique, restée inédite, en 1999 : CARRÉ, Daniel, *Loeiz Herrieu. Un paysan breton dans la Grande Guerre. Analyse de la correspondance avec son épouse*, dactyl., 4 vol., Université Rennes 2.

dans l'établissement du texte de Loeiz Herrieu rend difficile l'évaluation de son originalité. Du 2 août 1914 (sa mobilisation à Lorient) au 5 février 1919 (son retour), le paysan de Lanester consigne le vécu d'un caporal-fourrier devenu sergent du 88^e régiment d'infanterie territoriale, affecté en avril 1918 au corps d'administration de l'armée coloniale. Loeiz Herrieu n'est donc pas un soldat et un témoin ordinaires. Âgé de 35 ans en 1914, il est familier de l'écriture, ce qui explique son affectation comme « gratte-papier » au sein de ce régiment de « pépères ». Formé par les frères des écoles chrétiennes, il a écrit d'abord en français pour les journaux de la Bonne Presse. À partir de 1901, il choisit d'écrire en breton les pièces de théâtre, les chansons, les articles de journaux où il développe sa conception réactionnaire d'une Bretagne catholique, musée des traditions. En 1914, il apparaît plus comme un journaliste, « premier militant culturel breton professionnel » (Daniel Carré), que comme le « barde laboureur » de sa réputation.

La guerre tenue en notes par Herrieu est celle du 88^e RIT qui n'est engagé qu'une seule fois au feu en juin 1918 près de Reims. Pour l'essentiel, le régiment est chargé de missions logistiques qui n'empêchent pas les hommes de connaître la vie des Poilus ; par exemple, le 14 janvier 1915 : « Réveil à 2 heures du matin. On se lève rapidement. À demi abrutis de sommeil, on s'équipe à tâtons. Le canon tonne toujours. Rassemblement près d'un bouquet d'arbres, en face de Cuissy. En avant ; nuit noire. On marche, sans échanger une parole, sans même penser à rien, comme des brutes, courbé sous le poids de notre fourniment. La côte est avalée ; voilà l'endroit que les soldats ont surnommé le Tournant de la Mort, là où plus d'un s'est fait descendre » (p. 66). Le 88^e RIT, chargé de l'approvisionnement en munitions, est en soutien dans toutes les grandes batailles : la Marne en 1914, la Champagne en 1915, la Somme en 1916, le Chemin des Dames en 1917.

Le témoignage du sergent-fourrier Herrieu ne bouleverse pas les représentations du front et de l'arrière-front ; en revanche, le regard du militant breton fournit des matériaux pour appréhender l'usage de 1914-1918 par le régionalisme. La grille de lecture de la guerre de Herrieu est bretonne. Dès la première quinzaine de septembre 1914, il note les différences régionales, les particularités linguistiques et religieuses des soldats bretons, l'absence de courage des soldats du Midi, l'inculture des officiers et sous-officiers qui dénigrent le breton, la recherche de l'entre-soi régional par la pratique de la langue et des journaux. Sous son regard, l'armée française semble être une mosaïque au ciment friable. Loeiz Herrieu met en question le sentiment national français. Il écrit à la date du 17 octobre 1915 : « Faiblesse du sentiment patriotique dans le cœur de la plupart des hommes, n'en déplaise à la presse qui nous chante quotidiennement le contraire [...]. Il a fallu, une fois encore, faire appel aux Bretons pour tenir tête aux Allemands. L'état-major ne fait pas confiance aux bavards du Midi : c'est quand on a le plus besoin d'eux qu'ils se défilent » (p. 141). À plusieurs reprises, il exprime sa défiance à l'égard de la France : « Nous sera-t-il donné de retrouver un jour notre douce et paisible

Bretagne ? À moins que nos pauvres corps soient destinés à engraisser la terre d'un pays qui, quoi qu'on dise, n'est pas vraiment le nôtre » (23 août 1916, p. 221). Le choix politique est plus explicite encore dans les notes des deux dernières années de guerre. En juin 1917, il plaint les « Alsaciens autonomes sous l'empire allemand, qui vont maintenant déchanter » (p. 297). En 1918, il soutient les Irlandais « qui profitent de l'opportunité des temps pour briser leurs chaînes. Ils ont bien raison » (p. 376). Mais la Bretagne n'est pas l'Irlande et seule une petite minorité de Bretons considère en 1940, au moment où paraît dans la revue *Dihunamb* le dernier épisode du *Tournant de la Mort*, que la défaite de la France est une aubaine pour la Bretagne. D'autres pensent au contraire que l'expérience partagée entre 1914 et 1918 impose la poursuite du combat. Les notes de guerre de Loeiz Herrieu confirment la grande plasticité mémorielle de la Première Guerre mondiale que redoutait Jean-Norton Cru en 1929.

Didier GUYVARC'H

Jean-Marc MICHAUD, avec la participation de Denise DELOUCHE, *La Première Guerre mondiale vue par les peintres de la Bretagne*, catalogue de l'exposition du Musée du Faouët, 28 juin-11 novembre 2014, Le Faouët, Liv'Éditions/Musée du Faouët, 2014, 128 p. ill. n. b. et coul.

L'image retenue pour la couverture de *La Première Guerre mondiale vue par les peintres de Bretagne* condense bien le parti pris du livre et les questions que pose le thème abordé. Sur un fond de champ verdoyant, de ciel bleu et de cerisier en fleurs, un soldat en uniforme bleu horizon semble goûter ce printemps traité dans un style japonisant. Ce paysage, inspirant la quiétude, serait presque idyllique si le Poilu ne s'appuyait sur une canne, symbole de sa fatigue. L'explication se trouve à la page 87 : la peinture se révèle être une affiche conçue par Lucien Lévy-Dhurmer en 1917 pour la *Journée nationale des tuberculeux/Anciens militaires*. C'est donc un appel à la générosité publique afin de permettre à ceux qui ont protégé l'arrière de pouvoir, eux aussi, jouir du renouveau printanier. Cette mobilisation patriotique des peintres confirme que la Grande Guerre est la première guerre totale, qu'elle affecte tous les secteurs de la vie et que nul ne peut être au-dessus de la mêlée.

Cette idée, qui a justifié l'exposition de l'été 2014 au Musée du Faouët et ce livre qui en est issu, paraît de prime abord s'opposer au point de vue de Philippe Dagen, exposé en 1996 dans son livre *Le silence des peintres*. En fait, il s'agit moins d'une opposition que d'une complémentarité. Dagen s'appuie sur la production, ou plutôt l'absence de production, des peintres de notoriété internationale, fers de lance des avant-gardes picturales. Jean-Marc Michaud, qui est aussi un des deux commissaires de l'exposition, étudie lui un corpus de circonstance. Pour commémorer le centenaire de la Guerre de 1914-1918, la cité natale de Jean-Corentin Carré, l'enfant soldat